



**SURPRISES STRATEGIQUES : ASIE DU SUD-EST ET MONDE
CONTEMPORAIN.**

« La surprise stratégique annihile toute dialectique de la guerre »

James WIRTZ.

**Mémoire de géopolitique
du chef d'escadrons Richard DECOMBE
dans le cadre du séminaire « Asie du sud-est et Extrême-Orient »**

Directeur : Professeur Stephen DUSO-BAUDUIN

Mars 2007

FICHE DOCUMENTAIRE

1. Surprises stratégiques : Asie du sud-est et monde contemporain.
2. R:\2006-2007\EG\Mémoires géopolitiques\CES DECOMBE_Surprises stratégiques_B1_2007.
3. Chef d'escadrons, armée de Terre, DECOMBE Richard, France.
4. 12 mars 2007.
5. Division B – groupe 1.
6. Mémoire de géopolitique
7. Dans un contexte sécuritaire mondial dominé par l'incertitude, le phénomène de surprise stratégique n'a jamais été autant d'actualité. La surprise stratégique n'est pas un phénomène systémique ou structurel. Son emploi relève la plupart du temps de l'irrationnel. On ne peut pas évacuer totalement l'éventualité d'une attaque stratégique, on ne peut, au mieux, que chercher à réduire ses effets. Les solutions possibles semblent résider davantage dans la formulation conceptuelle et dans l'anticipation intellectuelle de ce phénomène et dans son traitement décisionnel plutôt que dans une improbable course aux armements ou autre renforcement matériel. Les stratégies asiatiques, dominées par l'ancienneté et la richesse de la pensée chinoise, ont historiquement montré une certaine aptitude à développer des surprises stratégiques. L'évolution de la guerre révèle que l'Asie ni les Etats n'ont le monopole de ce phénomène. Plus que l'acquisition du renseignement, qui est en général obtenu, c'est sur l'analyse que doivent désormais porter les efforts des acteurs du processus décisionnel en pratiquant, entre autre, les méthodes de la prospective.
8. Surprises stratégiques, Asie du sud-est, prospective.

SURPRISES STRATEGIQUES : ASIE DU SUD-EST ET MONDE CONTEMPORAIN.

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE : STRATEGIES TRADITIONNELLES EN ASIE DU SUD-EST.

Court rappel historique des principales stratégies.

Peut-on parler d'une "stratégie asiatique" ?

DEUXIÈME PARTIE : LA SURPRISE STRATEGIQUE : EXEMPLES EN ASIE DU SUD-EST.

Trois exemples historiques.

Etude analytique et leçons tirées.

TROISIÈME PARTIE : EVOLUTION DU PHENOMENE DE LA SURPRISE STRATEGIQUE ET MONDE CONTEMPORAIN.

Une théorie de la surprise stratégique.

Evolution et actualité du concept.

Prévention et prospective.

INTRODUCTION

"Aujourd'hui, alors qu'en dépit d'un horizon qui s'assombrit, la guerre a déserté les horizons intellectuels d'une partie de nos concitoyens, le risque de la surprise stratégique est sans doute plus fort que par le passé." Général d'armée Jean-Louis GEORGELIN.

Cette déclaration lucide du chef d'état-major des armées à l'occasion du séminaire de la division Monde de l'état-major des armées du 5 décembre 2006, montre la prise de conscience des armées françaises, mais aussi plus largement occidentales, du phénomène de surprise stratégique. Cette prise de conscience générale est évidemment à mettre en relation avec les extraordinaires attentats du 9 septembre 2001 aux Etats-Unis, mais aussi avec les diverses manifestations violentes du terrorisme dans le monde et d'autres formes de conflits comme, par exemple, les guérillas. Le caractère commun de ces phénomènes est l'incertitude¹. Les maux sécuritaires dont souffre le monde contemporain ne doivent pas faire oublier que le principe de surprise n'est pas d'une époque ni d'une zone géographique particulières. L'histoire nous rappelle que l'Asie du sud-est se révèle un champ d'étude particulièrement riche dans ce domaine. L'antériorité et la richesse de sa littérature stratégique serviront de prétexte à une analyse spécifique du phénomène de surprise stratégique dans cette région.

Cette étude historique, étendue par la suite au monde contemporain, montre qu'on ne peut pas dégager de règles relatives aux caractéristiques des pays, armées ou groupes qui réalisent ces attaques surprises. Paradoxalement, on constate que les "victimes" de ces surprises stratégiques ont toujours disposé d'informations ou de signaux d'alerte qui auraient pu leur permettre de se préparer à contrer ce type d'agression ou au moins d'en réduire les effets. Ce fut rarement le cas. Ni la puissance relative d'un Etat, ni l'efficacité des services de renseignements ne représentent une solution efficace. Quels sont donc les moyens nécessaires ? Est-ce seulement une question de moyens ?

¹ Principe exposé dans DESPORTES Vincent, *Décider dans l'incertitude*, Economica, 2004.

La surprise stratégique n'est pas un phénomène systémique ou structurel. Son emploi relève la plupart du temps de l'irrationnel. On ne peut pas évacuer totalement l'éventualité d'une attaque stratégique, on ne peut, au mieux, que chercher à réduire ses effets. Les solutions possibles semblent résider davantage dans la formulation conceptuelle et dans l'anticipation intellectuelle de ce phénomène et dans son traitement décisionnel plutôt que dans une improbable course aux armements ou autre renforcement matériel. L'importance des travaux de prospective ainsi que l'amélioration de la coopération politico-militaire lors du processus de décision seront ici soulignés.

L'étude des stratégies traditionnelles en Asie du sud-est permettra dans un premier temps de rappeler le cadre de référence propre à cette région afin d'en tirer les grandes orientations qui ont pu guider les principaux Etats lors de leurs conflits. Ensuite, nous constaterons que malgré des lignes directrices bien identifiées, un grand nombre de surprises stratégiques constituent des contre-exemples pourtant couronnés de succès. Enfin, une étude sur l'évolution du principe de la surprise permettra d'essayer d'évaluer l'influence de ce phénomène sur la situation sécuritaire actuelle mais surtout d'envisager les parades possibles.

* * * *

PREMIERE PARTIE : Stratégies traditionnelles en Asie du sud-est.

La civilisation chinoise, par son ancienneté et sa supériorité, a dominé l'ensemble asiatique avec une constance qui a permis d'influencer la plupart des pays de cette vaste zone. Parmi les domaines influencés, la pensée stratégique est prioritairement concernée tant la guerre fut présente de l'antiquité jusqu'à nos jours, mais aussi par les liens directs qu'elle entretient avec la politique des Etats. Cette domination intellectuelle et philosophique, si elle a cependant autorisé l'émergence de pensées stratégiques nationales, a profondément marqué l'ensemble des esprits politiques et militaires en charge de ces affaires. L'étude qui suit est principalement inspirée par les travaux du professeur Hervé Coutau-Bégarie².

11-Court rappel historique des principales stratégies.

111- La pensée chinoise.

La pensée stratégique chinoise est la plus ancienne du monde. L'antiquité occidentale n'a rien produit d'équivalent. Les Grecs, qui nous ont tout appris en philosophie, ne nous ont pas laissé de littérature stratégique digne de ce nom. Les Romains ont eu une approche pragmatique et leur éblouissante réussite stratégique ne s'est pas accompagnée d'une production livresque en rapport. L'influence des stratèges chinois est donc remarquable. La fortune du Sun Zi tient peut-être à la brièveté de son texte ou au fait qu'il se présente sous forme d'aphorismes que l'on peut, comme Clausewitz, tirer dans tous les sens. Le doctrinaire prussien a été le maître d'une stratégie d'anéantissement recherchant la destruction politique et militaire de l'adversaire alors que le maître chinois peut servir de modèle à une stratégie plus complexe qui répugne, pour des raisons tant techniques que politiques, à la destruction de l'adversaire. Sun Zi est considéré comme le plus grand de tous les stratégistes. Ses *Treize articles sur l'art de la guerre* serviront de bréviaire à tous les généraux chinois. L'autre auteur fondateur est Sun Bin, qui serait son petit-fils. Son œuvre a été perdue pendant près de deux mille ans, de sorte qu'elle n'a pas été incluse dans les sept traités classiques compilés à l'époque

² COUTAU-BEGARIE Hervé, *Traité de stratégie*, Economica, 2003.

Song (960-1279)³. Sun Bin se montre plus attentif aux aspects opérationnels, et il témoigne des progrès de l'art de la guerre depuis le siècle précédent : il accorde une importance à la cavalerie, dont Sun Zi ne parlait pas, il s'intéresse aux sièges, que les perfectionnements de la poliorcétique ont rendu possibles, son insistance sur la logistique résulte de l'accroissement des effectifs et de l'allongement des campagnes.

La pensée stratégique chinoise se développe dans un contexte politique particulier, celui des Royaumes Combattants, avant l'unification de l'Empire. Durant cette période (- 453 à - 222 av.JC), l'environnement culturel est propice à ce genre de réflexion. Le confucianisme, si hostile à la guerre, ne s'est pas encore imposé comme idéologie d'Etat et la pensée stratégique est d'abord le fait de penseurs imprégnés de la philosophie toute différente du légisme, pensée réaliste centrée sur le pouvoir et sur les moyens de l'acquérir et de le conserver. L'autre philosophie alors en cours, le mohisme, d'inspiration antimilitariste, contribue paradoxalement au développement d'une branche particulière de la pensée militaire : s'il rejette la guerre, il admet la légitime défense et, à ce titre, est à l'origine de plusieurs traités consacrés à la fortification. Le taoïsme, lui aussi fondamentalement antimilitariste, apporte sa contribution dans le sens où il est recommandé de ne recourir à la guerre que lorsqu'elle est inévitable. L'"art du roi" fait une large place à la guerre. Il y a là une conjoncture historique exceptionnelle qui favorisera une pratique aboutissant à l'unification du monde chinois et à la naissance de l'Empire. Par son souci de placer au cœur de l'analyse la relation entre la guerre et la politique, par son réalisme, la pensée stratégique de la Chine ancienne a une résonance étonnamment moderne. La guerre est une affaire grave pour un pays, comme le dit Sun Zi, c'est aussi un problème concret. Des facteurs essentiels de la guerre comme le terrain ou encore la météorologie, Sun Zi retient comme facteur primordial, l'ennemi. Comme Sun Bin, il recommande de se renseigner sur lui, de le connaître le mieux possible afin de s'adapter à lui. Ils pensent véritablement la stratégie comme une dialectique des volontés, selon la définition qu'en donnera au début des années 1960 le général Beaufre. Ce réalisme va peu à peu s'évanouir au fur et à mesure que la guerre sera dévaluée par l'idéologie confucianiste. Ainsi s'explique ce décalage étonnant entre une civilisation brillante et des performances militaires qui seront de plus en plus défailtantes avec le temps, jusqu'à l'apparition des Européens qui marquera la décadence irrémédiable de la

³ A la fin du XI^{ème} siècle, l'empereur Shen Zong arrête la liste des sept classiques inscrits au programme des examens : le Wu Zi bingfa, le Sima fa, le Wei Liao Zi, les San lüe (trois stratégies), le Tai Gong liutao (les six enseignements secrets de Taigong), le Tang Li wendui.

Chine impériale. Valérie Niquet⁴ insiste sur la différence entre la faculté d'adaptation des Japonais, qui adoptent très tôt l'arme à feu, alors que les Chinois, qui en comprennent très vite la technique, ne réussiront pas véritablement à en maîtriser l'usage d'un point de vue tactique. Il faut, sans doute, incriminer la pensée confucéenne qui a triomphé de ses rivales après l'unification de l'Empire : fondée sur la vertu, elle tend à disqualifier la guerre, reléguée parmi les tâches inférieures. Au rôle néfaste du confucianisme, on peut sans doute ajouter, de manière non négligeable, la peur du césarisme qui a souvent incité la Cour impériale à brimer ses meilleurs généraux. La Chine au XIX^{ème} siècle maintient toutes les apparences de la splendeur impériale, mais sa substance est devenue évanescence, la décadence militaire n'est qu'un aspect, particulièrement critique, d'une décadence globale.

Ce n'est qu'au XX^{ème} siècle que l'on assistera véritablement à une régénération de la pensée stratégique chinoise. Les figures emblématiques sont bien connues : Chang Kai Shek, le vaincu, et Mao ZeDong, le vainqueur. Ils ont laissé leur nom dans l'histoire de Chine et du monde, mais leur action historique relègue au second plan leur travail théorique. Stratèges, ils ont aussi été des stratégestes. Face à l'invasion japonaise, le premier a tenté de moderniser l'armée chinoise en développant un enseignement militaire supérieur. Mais, sur un plan théorique aussi, le vainqueur est indiscutablement Mao Zedong. Avant de devenir l'idéologue mégalomane et sanguinaire qui va précipiter la Chine dans une suite de secousses et de purges dont elle ne s'est pas encore totalement relevée, Mao a été un maître de la stratégie dont les écrits militaires des années 1920-1940 sont véritablement des classiques. C'est grâce à lui que la guerre révolutionnaire change de nature et devient une catégorie à part entière, capable de mener au succès stratégique au lieu de n'être, comme la petite guerre du XVIII^{ème} siècle ou la guérilla du XIX^{ème} siècle, qu'un appendice de la grande guerre. Aujourd'hui, la Chine est engagée dans un processus de modernisation militaire tant matériel que doctrinal. Sans avoir officiellement remis en cause le concept de guerre populaire, c'est bien son programme nucléaire qui permet à la Chine de figurer parmi les Grands.

112- Stratégies vietnamienne et japonaise.

La pensée vietnamienne procède largement du modèle chinois, même si l'identité du pays s'est beaucoup construite dans les guerres contre l'envahisseur chinois. Jusqu'au

⁴ NIQUET, Valérie. *Les fondements de la stratégie chinoise*, Economica et Institut de stratégie comparée, 1997.

XXème siècle, Sun Zi est lu dans l'original, sans qu'il soit besoin d'une traduction. Confucianisme et pensée stratégique chinoise sont véritablement les sources d'inspiration des stratégestes vietnamiens. Trân Quôc Tuân, qui repousse les invasions mongoles en 1285 et 1287, compose un *Résumé de l'art militaire* en 4 tomes qui couvre tout l'art de la guerre, de la sélection des généraux au combat en plaine, en forêt, en montagne, sur l'eau et à l'attaque et la défense des places. Nguyễn Trai, lui aussi vainqueur des Chinois au début du XVème siècle, laisse de nombreux écrits, notamment un *Recueil de notes et d'ordres militaires* ; il plaide pour la résistance populaire contre l'envahisseur chinois. C'est le plus grand des auteurs militaires vietnamiens. Au XVIIIème siècle, Đào Duy Tù rédige un *Manuel de l'art militaire* réservé aux généraux, selon un plan triparti d'inspiration confucéenne : le Ciel (l'essentiel de l'art militaire), la Terre (le combat), l'homme (les généraux, les soldats, le terrain).

La pensée japonaise est peu connue. A vrai dire, son contenu stratégique paraît pauvre. Elle est dominée par les écrits sur l'art du sabre et les arts martiaux, inspirés par le bouddhisme zen et par le code du Bushido, mélange de shintoïsme et de confucianisme. Les maîtres sont deux guerriers devenus mythiques : Miyamoto Musashi et Yagyû Munenori. Le premier a laissé des écrits centrés sur la recherche de la victoire, avec des exemples de tactiques, le second se livre plutôt à une réflexion éthique sur l'art de la guerre, qui combine des influences zen et taoïste et privilégie la dimension psychologique de la stratégie. Celle-ci est représentée par un concept, qui se traduit littéralement par "*dehors et dedans*". Il place au premier plan l'art de duper : "*il faut utiliser le faux pour gagner le vrai*". Musashi, dans *Le livre des cinq sphères*, insiste sur la connaissance de l'ennemi. Nous reviendrons sur cet aspect essentiel de la connaissance, de l'acquisition du renseignement, de son traitement et de son importance dans la décision politique.

C'est le reflet de l'influence chinoise qui a été déterminante. Sun Zi est introduit dans l'archipel au VIIème siècle, probablement par une ambassade chinoise qui a apporté en présents des livres, et il est traduit dès l'adoption de l'écriture. Il rencontre un grand succès dès la première édition japonaise en 735, ainsi que les autres classiques chinois avec lui. Mais il faut attendre le XVIIème siècle pour qu'apparaissent des commentateurs japonais de Sun Zi. A l'ère Meiji, cet engouement ne cesse pas : les éditions de Sun Zi se succèdent, jusqu'aux années 1940, en attendant de connaître une nouvelle vogue à partir des années 1970, avec Sun Zi transposé dans le domaine économique. Mais il est concurrencé par les théories occidentales à partir de la deuxième moitié du XIXème

siècle : dès les années 1850, à l'instigation des deux grands experts militaires du moment, Sakuma Shōzan et Katsu Kaishū, un Institut d'investigation des écrits étrangers est créé.

12-Peut-on parler d'une "stratégie asiatique" ?

La Chine, au cours de son histoire, n'a jamais été véritablement perçue comme une grande puissance militaire. Coupé de tout réel contact avec le monde occidental par un repli volontaire sur un espace sinisé perçu comme universel, l'Empire du Milieu ne pouvait susciter les craintes de puissances animées, au contraire, du désir de se projeter sur toute la surface du globe. L'incapacité de la Chine à s'opposer aux exigences européennes, puis japonaises, à partir de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, confirmera aux yeux des réformateurs nationalistes qui se sont succédés à Pékin le caractère illusoire d'une puissance non fondée sur une capacité militaire digne de ce nom. La riche littérature stratégique chinoise procède du même principe et son influence s'est étendue sur toute la zone sud-est asiatique. L'intérêt suscité pour les questions stratégiques ne s'est toutefois pas traduit par un véritable renouveau de cette pensée chinoise. Au contraire, c'est dans le passé que les stratèges chinois ont toujours recherché les fondements de leur analyse très conflictuelle du système international. Les concepts stratégiques de la Chine ancienne, et par là même ceux des principaux pays de la zone, se voient ainsi adaptés aux priorités de la stratégie contemporaine. Les jeux d'influence et les moyens indirects qui constituent les *leitmotive* des traités militaires de l'Antiquité viennent appuyer une stratégie asiatique qui restera, pendant encore quelques années, une stratégie du faible au fort. "*Soumettre l'ennemi sans combattre*" constitue toujours la plus grande des victoires pour la majorité des stratèges chinois, et donc par extension, asiatiques. En ce début de XXI^{ème} siècle, l'art de la persuasion rejoint donc, comme au IV^{ème} siècle avant notre ère, celui de la déception pour fonder une stratégie dont l'objectif est de permettre à la puissance virtuelle d'un pays de gagner le temps et les moyens qui lui permettront de réellement s'imposer.

La fascination exercée par la pensée stratégique asiatique peut s'expliquer par une approche plus philosophique que réglementaire. L'emploi d'aphorismes et de maximes favorise la suggestion plutôt que la précision. Le charme de l'exotisme et l'enseignement idéal des classiques chinois ne doivent pas tromper : les généraux chinois ne se contentent pas de laisser faire, ils déploient la même activité que leurs homologues

occidentaux⁵, recourant de préférence à une stratégie indirecte, fondée sur la manœuvre et le stratagème, mais pratiquant aussi la déception, l'offensive, la bataille.

⁵ Cf. les exemples très divers étudiés dans Frank A. Kierman Jr et John K. Fairbank (eds), *Chinese Ways in Warfare*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1974.

DEUXIEME PARTIE : La surprise stratégique. Exemples en Asie du sud-est.

Le but de toute action stratégique est de surclasser l'ennemi en vue de lui imposer notre volonté. Pour cela, la solution la plus radicale consiste à être plus fort que lui quel que soit le théâtre ou la nature des opérations. Lorsque la disproportion des forces est écrasante, l'ennemi ne peut que subir et le plan stratégique s'en trouve évidemment facilité. Mais une telle supériorité est tout à fait exceptionnelle. L'ennemi, même en situation de faiblesse, peut compenser l'insuffisance de ses moyens par l'utilisation judicieuse du terrain ou par la supériorité de sa manœuvre : la petite Finlande a été capable de tenir en échec le "rouleau compresseur" russe. D'autre part, même lorsqu'on dispose d'une telle supériorité, il est toujours souhaitable d'attaquer le dispositif ennemi dans ses points faibles afin de hâter le dénouement ou de réduire les pertes. Il faut donc rechercher la *surprise stratégique*, qui empêchera l'ennemi d'opposer la riposte appropriée. Cette surprise peut revêtir diverses formes. Il peut s'agir d'une surprise technique, comme ont pu l'être l'emploi des gaz par les Allemands à Ypres en 1915 ou celui des chars par les Britanniques sur la Somme l'année suivante. Il peut s'agir d'une surprise géographique, en attaquant ou en défendant sur un terrain inattendu : la surprise offensive a été réalisée par les Français à Denain en 1712, par les Russes sur les flancs de Stalingrad à la fin de 1942 ; la surprise défensive a été réalisée par les Russes au printemps 1942 lorsque, après l'échec de leur offensive sur Kharkov, ils se sont rapidement repliés derrière le Don pour éviter de nouvelles batailles d'encerclement. La surprise peut aussi être temporelle, lorsque l'offensive, après une période d'attente stratégique ou d'esquive, se produit à un moment inhabituel ou à la suite d'une opération de déception ou d'intoxication bien menée, comme celle réalisée par les Egyptiens en octobre 1973. La surprise peut enfin être doctrinale, lorsque l'une des parties combat, non pas avec des moyens inconnus ou sur un théâtre inattendu, mais d'une manière que n'a pas prévue son adversaire : contrairement à la légende, le commandement français avait bien envisagé avant 1914 la violation de la neutralité belge, mais il pensait qu'elle ne pourrait être que d'ampleur limitée en raison des effectifs d'active de l'armée allemande. ; en mettant immédiatement en ligne leur corps de réserve, sans attendre leur remise en condition, les Allemands ont pu donner à leur manœuvre une ampleur qui a totalement surpris les Français. Bien évidemment, la meilleure surprise est celle qui combine ces différents éléments, comme le font les Allemands en mai 1940 : la surprise est, à la fois, géographique (choix des Ardennes réputées infranchissables), doctrinale

(emploi autonome des chars) et technique (apparition des Stukas). Seule une exploitation incomplète empêchera une victoire stratégique définitive. Nous reviendrons sur cette étape essentielle.

La surprise stratégique n'est pas l'apanage de l'Occident ; l'histoire de l'Asie du sud-est révèle de nombreux cas où les stratèges asiatiques ont su se détacher de la stratégie classique et faire preuve d'audace et d'originalité.

21-Trois exemples historiques.

211-Pearl Harbor, décembre 1941.

En ce début d'années 1940, les élites japonaises sont profondément convaincues de la vocation du Japon à devenir une grande nation à l'échelle mondiale. La seule alternative à ce projet, selon les élites civiles et militaires, ne pourrait être qu'appartenir à une nation de seconde zone, condition insupportablement humiliante. Cette ambition passe par la constitution d'un empire s'appuyant sur d'importantes ressources naturelles, humaines et économiques. Ce sentiment de supériorité est confirmé par le succès japonais en Mandchourie en 1931 et la guerre sino-japonaise débutée en 1937. Cet expansionnisme est contrarié par l'action conjointe des Etats-Unis et des puissances coloniales européennes en Asie. Le ressentiment japonais est fort et largement répandu au sein de la société qui accuse le parti étranger d'empêcher le Japon de mettre fin à la guerre contre la Chine et de tenter d'encercler le Japon. La guerre semble inévitable. En juillet 1941, le Japon occupe toute la partie nord du Vietnam et envisage de conquérir le reste du territoire de cette colonie française. Les Etats-Unis gèlent les avoirs japonais, et l'Angleterre et les Pays-Bas coupent les approvisionnements en matières premières au Japon. Ceci a valeur de déclaration de guerre pour un Japon qui ne dispose pas sur son sol national de ressources naturelles ni de beaucoup de réserves. Si le Japon n'exclue pas une recherche d'accord diplomatique, la guerre est pressentie en dépit de l'énorme différentiel de potentiel. Ce risque est cependant pondéré par un certain nombre de développements en Europe, comme l'étonnante domination militaire allemande accompagnée de l'affaiblissement de la France, de la Grande-Bretagne et des Pays-Bas, qui laissent donc leurs colonies asiatiques à la merci d'un Japon conquérant. Quant à la Russie, traditionnelle menace du nord, elle est trop occupée à se garder à l'ouest pour représenter un danger immédiat. Le Japon va donc entrer en guerre mais avec une

stratégie générale assez mal définie. En 1941, les principales préoccupations japonaises sont, d'une part, d'assurer un approvisionnement en matières premières afin de subvenir aux besoins de son industrie de guerre, et d'autre part, de contrôler un périmètre de sécurité au pourtour de l'Empire. Le but étant d'épuiser les puissances occidentales dans un conflit long afin de les lasser et de leur faire perdre tout espoir de victoire militaire rapide. Initialement, le Japon n'a pas de stratégie particulière à l'encontre des Alliés dans le Pacifique. La manœuvre générale devait consister en la conquête des Philippines et de la Malaisie ainsi que de tous les archipels protégeant le Japon. C'est dans ce cadre que figure l'attaque sur Pearl Harbor. L'amiral Isoroku Yamamoto, nommé commandant en chef des forces navales en août 1939, souhaitait attirer la flotte américaine en plein Pacifique afin de la harceler et de l'affaiblir avant de la détruire lors d'une bataille navale décisive dans les eaux territoriales (s'inspirant en cela de la campagne navale de l'amiral Togo dans le détroit de Tsushima lors de la guerre russo-japonaise). Yamamoto nourrissait cependant une crainte majeure : celle d'être pris de vitesse par la flotte américaine et d'être coupé de ses bases territoriales. Comment éviter cela ? L'idée de Yamamoto fut de détruire un maximum de la flotte américaine dès le début de l'engagement, ce qui impliquait un effet de surprise totale. Malgré certaines réticences dans son entourage, Yamamoto, convaincu des avantages que l'on pouvait tirer d'un engagement total initial, était décidé à mener cette action risquée de grande ampleur. Particulièrement sûr de lui et dédaignant la prudence lors des phases de planification (il le montrera encore lors de la bataille de Midway), il s'appuyait aussi sur l'héritage de la guerre contre la Russie en 1904-1905 qui fut aussi ouverte par une attaque surprise réussie (Port Arthur). Planifiée dès février 1941, Yamamoto ne reçut l'autorisation d'exécuter son plan que le 3 novembre, soit un mois avant l'attaque. S'inspirant du succès britannique lors de l'attaque aérienne de la flotte italienne dans le port de Taranto en novembre 1940, il développa prioritairement l'arme aéronavale et notamment la capacité à tirer des torpilles air surface en eaux peu profondes.

Si les conditions du déroulement de l'attaque japonaise sont connues, il peut être intéressant d'analyser les facteurs de vulnérabilité de la flotte américaine. Il faut tout d'abord savoir que la flotte n'était pas habituellement basée à Pearl Harbor mais à San Diego. Son implantation à Hawaï en avril-mai 1940 est due à une décision politique afin de montrer symboliquement au Japon l'opposition américaine à ses projets d'expansion dans la zone. L'amiral qui la commandait alors, l'amiral Richardson, estimait que la flotte était dans une meilleure posture opérationnelle à partir de San Diego. Cette

position lui coûta son remplacement par l'amiral Kimmel en février 1941. L'agression japonaise était envisagée car des indices de préparation d'une action de grande envergure avaient été relevés : absence de communications radio avec les porte-avions japonais, convois navals se dirigeant vers le sud, messages décodés faisant allusion à l'imminence d'une opération navale. Le chef des opérations navales américaines, l'amiral Stark avertit, le 24 novembre, les amiraux Hart (Manille) et Kimmel (Hawaï) d'une « attaque possible dans les prochains jours ». Dès le 27 novembre, l'information fut officiellement confirmée par un « war warning », message d'alerte signifiant « un mouvement agressif de la flotte japonaise vers le sud dans les prochains jours ». Ensuite, il semble essentiel d'évoquer un autre facteur de faiblesse américaine. Il s'agit de la sous-estimation générale de la détermination japonaise à déclencher une attaque massive contre les Etats-Unis mais aussi des capacités d'agression japonaise. Les chefs civils et militaires américains se sont enfermés dans un schéma mental qui les confortait dans une position de supériorité évidente. Peut-être trop concentrés sur la situation en Europe et en Atlantique, ils ont négligé un certain nombre de signaux et ont fait preuve d'une incapacité à apprécier la situation politico-militaire locale⁶.

212-Guerre de Corée, juin et octobre 1950.

Les deux exemples de surprises stratégiques étudiés ici (Corée du nord, Chine ; on aurait pu utilement développer le débarquement d'Inchon) partagent une caractéristique commune. En effet, ils opposent tous les deux, d'une part, un pays ou plutôt une coalition de pays technologiquement et industriellement développés et, d'autre part, des pays beaucoup moins développés. Le concept de surprise peut, en partie, s'expliquer par les différences sociales et culturelles des parties en conflit. Il s'agit clairement d'une opposition armée "monde développé / Tiers monde".

Les divisions nord-coréennes ont lancé leur attaque à l'aube du dimanche 25 juin 1950 en surprenant totalement les forces armées sud-coréennes installées le long du 38^{ème} parallèle. Une partie des officiers d'état-major sud-coréens et de la troupe étaient en week-end à Séoul, le général américain Roberts, chef de l'American military advisory group in Korea (KMAG), était en cours d'affectation et son adjoint, le colonel Wright, visitait sa famille restée au Japon. Seul un lieutenant-colonel faisait office de permanence du commandement américain ce week-end là. L'objectif politique de la

⁶ Victimes de ce que Roberta Wholstetter appelle le "bruit" de la guerre, *Pearl Harbor : Warning and Decision*, Stanford, Stanford University Press, 1967.

Corée du nord, appuyée par les régimes communistes soviétiques et chinois, était la réunification de la péninsule coréenne et l'établissement d'une Corée unifiée communiste. Sans revenir sur les détails de l'attaque, on peut cependant souligner un certain nombre de caractéristiques utiles à la compréhension des événements. Il faut tout d'abord noter la différence notable de potentiel entre les deux armées. L'Armée populaire nord-coréenne, formée et équipée par ses puissants voisins communistes, était d'un niveau quantitatif et qualitatif bien supérieur à celle de Syngman Rhee qui ne finit d'être complètement réorganisée, avec l'appui des Etats-Unis, qu'en avril 1950. La principale vulnérabilité sud-coréenne repose alors sur l'excessive confiance de son chef politique, totalement déconnecté des réalités militaires. Selon Syngman Rhee, alors soucieux de recomposer une Corée du sud unie et motivée, « l'armée sud-coréenne peut battre la Corée du nord en deux semaines ». Le commandement d'Extrême-Orient américain, bien conscient de l'irrationalité de la position sud-coréenne, renseignait Washington (Truman, Acheson) sur la forte probabilité d'une attaque nord-coréenne. Entre juin 1949 et juin 1950, 1200 messages d'avertissement et de compte rendu furent rédigés. L'importance et la régularité de cette messagerie finissent par constituer une routine et chaque alerte constitua peu à peu un cri « Au loup ! »⁷ mal apprécié par les décideurs politique. A tel point que lorsque le secrétaire d'Etat américain à la défense, Louis Johnson, apprit l'attaque nord-coréenne, il considéra et rapporta à Washington qu'il s'agissait là d'une nouvelle et bénigne violation de frontière. Là encore, malgré une somme importante de renseignements sur la rapide montée en puissance de l'armée populaire nord-coréenne durant toute l'année 1950, une mauvaise évaluation des intentions de l'adversaire fut la principale raison du succès de l'attaque surprise nord-coréenne.

Octobre 1950 – janvier 1951 : intervention chinoise dans la guerre de Corée. Après la brillante attaque surprise du général Mac Arthur sur le port de Séoul – Inchon – les forces de l'alliance, cherchant un gain territorial important afin d'obtenir une réunification de la péninsule (état final recherché), ont repoussé les divisions nord-coréennes bien au-delà du 38^{ème} parallèle, à la frontière de la Corée du nord et de la Chine (fleuve Yalu). Cette vive réaction déclencha l'offensive des « volontaires » chinois le 26 octobre 1950 et se termina le 9 janvier 1951 lorsque les forces de l'Armée populaire de libération chinoise réussirent à repousser les forces de l'alliance sur une ligne au sud du 38^{ème} parallèle. La véritable surprise pour le commandement de l'alliance

⁷ Syndrome théorisé par Klaus Knorr, *Strategic military surprise*, Transaction Books, USA, 1983.

et pour les Nations Unies ne fut pas l'engagement de la Chine communiste dans la guerre (qui était attendu en cas de franchissement du 38^{ème} parallèle), mais plutôt l'ampleur de l'engagement (entre 180 000 et 230 000 Chinois au lieu des 80 000 attendus) et le mode d'attaque choisi (poursuite massive de l'attaque après une pause tactique à compter du 7 novembre alors que l'alliance pensait initialement que la Chine se contenterait de sécuriser sa frontière).

213-Offensive du Têt, 1968.

A la fin du mois de janvier 1968, l'Armée populaire du Vietnam et le Viet Cong lancèrent une série d'attaques contre un grand nombre d'objectifs (principalement des villes ou des villages) dans le sud Vietnam. Durant plusieurs jours le monde entier se demanda si le gouvernement sud-vietnamien pourrait résister à cette attaque massive. A la fin de l'année 1967, un sentiment de confiance et d'optimisme régnait à Washington, tant au sein de la classe politique, qu'au sein des médias et de l'opinion publique : la guerre au Vietnam se déroulait conformément aux divers plans établis et la conviction était que les affaires étaient sous contrôle, même si des informations militaires indiquaient la possibilité d'une offensive ennemie, si non imminente, du moins à court terme. Le commandant en chef des forces américaines au Vietnam, le général Westmorland, rendra compte de cette menace à Washington le 20 décembre 1967 et le président Johnson lui-même évoquera quelques jours plus tard la possibilité d'une « tactique kamikaze » nord-vietnamienne dans les semaines à venir. Ces diverses mises en garde restèrent confinées à un cercle restreint d'autorités civiles et militaires, l'opinion publique américaine comme la troupe sur le terrain ignorant tout de la menace particulière qui pesait. Le déclenchement de l'offensive ne fut donc pas une surprise pour les autorités politiques et les chefs militaires. Les services du général Davidson, responsable du renseignement au Vietnam, l'avaient précisément anticipée. La véritable surprise fut double puisque, dans un premier temps, l'offensive débuta lors de la trêve traditionnelle du Têt jusqu'à présent toujours respectée par les différentes forces en conflit, et, dans un second temps, le nombre des objectifs et la simultanéité des attaques furent des facteurs absolument nouveaux. Cette campagne fut particulièrement coûteuse en pertes humaines et principalement pour le Viet Cong qui n'a jamais pu reconstituer les effectifs perdus lors de cette offensive. Incapables de tenir les objectifs initialement conquis, les Communistes, du fait de leurs pertes énormes, furent aussi dans l'impossibilité d'exploiter les succès initiaux. De ce fait, la victoire communiste lors de

l'offensive du Têt ne se situe pas sur le plan militaire mais plutôt sur le plan politique. En effet, le choc créé par cette offensive, et plus particulièrement au sein des médias américains et de l'opinion publique américaine, a obligé le gouvernement américain à redéfinir ses objectifs stratégiques dans cette guerre du Vietnam. Ce changement de politique a conduit les Etats-Unis, dans les années suivantes, à négocier, à cesser tout bombardement massif et finalement au retrait progressif des troupes. On a pu dire que, de la même façon que Dien Bienphu a provoqué la chute du gouvernement Lanier en 1954, l'offensive du Têt provoqua le retrait de Lyndon Johnson de la scène politique en ne se représentant pas aux élections de 1968.

22-Etude analytique et leçons tirées.

221- Pearl Harbor : victoire militaire, échec politique.

Pearl Harbor n'est pas la seule attaque du 7 décembre 1941 (d'autres attaques surprises –navales et aériennes - ont eu lieu le même jour aux Philippines, à Singapour, en Malaisie) mais elle représente l'exemple type d'une surprise stratégique. La capacité la plus déterminante dont ont fait preuve les Japonais, et principalement le chef militaire, l'amiral Yamamoto, est celle de réunir en une seule personne les facultés d'appréciation, de décision et de conduite de la guerre. Cette unicité prend toute sa valeur dans le processus décisionnel au cours duquel l'esprit du décideur est très peu brouillé par de multiples sollicitations et peut donc décider sans avoir à convaincre ou à persuader de la justesse de sa stratégie. Cette capacité fondamentale relève d'une particularité typiquement japonaise de l'époque. En effet, au Japon en 1941, l'autorité du chef militaire procède directement de l'empereur. Ainsi, les chefs d'état-major de l'armée de terre et de la marine tiennent leur pouvoir de décision de l'empereur et non pas du premier ministre ou des ministres de l'armée de terre ou de la marine. Ces derniers doivent d'ailleurs être des officiers d'active, donc soumis à l'autorité de leur chef d'état-major. De ce fait, aucun gouvernement ne pouvait être formé sans l'aval des deux chefs d'état-major concernant les nominations des ministres de l'armée de terre et de la marine. Cette particularité institutionnelle donne alors à l'amiral Yamamoto une extraordinaire *autonomie de décision*. Si la décision d'entrer en guerre a bien été prise par le gouvernement, la stratégie navale a été entièrement du ressort du commandant des forces navales du Pacifique. Il faut ensuite souligner l'incapacité des Américains à élaborer une

évaluation claire de la situation début décembre. Une succession de messages d'alerte confus voire contradictoires ont rendu extrêmement difficile une appréciation juste de la situation. C'est ce que Roberta Wholstetter appelle le "bruit" de la guerre. Cette opacité due à un excès d'informations, mal interprétées ou mal différenciées (importance relative, taux de fiabilité) ou encore tout simplement pas prises en compte, peut provoquer de mauvaises décisions de la part du décideur politique ou, en l'occurrence, une absence de décision. Le manque d'un échelon central de renseignement, chargé de la synthèse des différentes sources d'information afin d'établir une analyse globale de la situation s'est cruellement fait sentir.

222- Corée : opposition entre volonté et manque de coordination.

Dans le cas de la Corée, le 25 juin 1950, bien plus qu'un défaut de renseignements, d'une mauvaise perception de la situation géopolitique ou d'un manque de coordination entre décideurs américains et sud-coréens, on peut raisonnablement évoquer le déséquilibre entre pays d'une même alliance, l'un modeste, peu industrialisé et en pleine recomposition politique et militaire – Corée du sud – et l'autre, industriellement développé et possédant des institutions décisionnelles bien établies, Etats-Unis. Les objectifs politiques, la stratégie générale et l'appréciation de situation se sont avérés si différents qu'il n'est pas exagéré de parler d'une véritable rupture conceptuelle et intellectuelle. Cette caractéristique fut la véritable vulnérabilité critique de l'alliance. En contrepartie, et comme dans le cas de grande autonomie de décision de l'amiral Yamamoto à Pearl Harbor, on peut relever l'avantage d'un pouvoir centralisé et fort comme celui de la Corée du nord dans la planification, le processus décisionnel et la conduite d'une telle attaque surprise. L'unicité de l'échelon rassemblant évaluation de situation – prise de décision s'est révélée d'une redoutable efficacité⁸. On peut parler d'exemple complexe et dissymétrique de surprise stratégique.

En ce qui concerne l'intervention chinoise, et en dépit d'un accord sur l'objectif politique (réunification de la Corée), il faut relever l'importante distorsion entre la stratégie employée par la forte personnalité du général Mac Arthur (offensive massive vers le nord baptisée « reconnaissance en force ») et celle préconisée par Washington (qui souhaitait plus de retenue par crainte de la réaction chinoise), où le général ne manquait pas d'opposants politiques et militaires. Cette césure entre décideurs politiques

⁸ On retrouve ces caractéristiques dans les pouvoirs dictatoriaux d'Hitler (campagnes de Norvège et de France) et de Staline (Stalingrad).

soumis à de multiples analyses et expertises et chef militaire confronté aux réalités du terrain s'est avérée être une vulnérabilité critique pour la conduite de cette campagne et qui s'est achevée par la relève du général Mac Arthur et par son remplacement par le général Ridgway. On peut d'autre part noter l'art remarquable avec lequel les dirigeants chinois (notamment Chou En lai, ministre des affaires étrangères) ont usé de l'ambiguïté et de la propagande lors de nombreuses mises en garde en cas de franchissement du 38^{ème} parallèle. Jouant entre les menaces directes au Conseil de Sécurité des Nations Unies et aux Etats-Unis et les "confidences" faites aux diplomates occidentaux en poste à Pékin, ils ont parfaitement semé et entretenu le trouble dans l'esprit des décideurs politiques et militaires de l'alliance qui ont, jusqu'au bout, cru que la Chine « bluffait » quant à la hauteur de son engagement auprès des forces nord-coréennes. *Ambiguïté* et *propagande* se sont révélées être de parfaites mesures préparatoires à une surprise stratégique. Notons encore que la *déception* fut parfaitement utilisée par les Chinois en fin de première phase de leur offensive (7 novembre), le secrétaire d'Etat américain Acheson avouant que « l'armée populaire de libération a disparu de la surface de la terre ». Estimant les forces chinoises face à eux à 70 000 hommes, c'est en fait 300 000 soldats disséminés dans les régions montagneuses du nord de la Corée du nord qui leur faisaient face ou qui étaient imbriqués entre les divisions de tête de la coalition. Il faut évoquer aussi le recours à une tactique de *guérilla*⁹ par la Chine (référence aux enseignements de Mao) mais à l'échelle d'une vaste armée (mouvements de nuit, attaques surprises alternées avec de vastes offensives, mouvements de jour dissimulés par d'importants feux de forêt, appui de la population locale pour le repérage des unités ennemies et guidage en montagne, équipement rustique et fiable, autosuffisance alimentaire), le tout exécuté grâce à une excellente *coordination des opérations* en dépit de moyens de communication obsolètes. Enfin, et comme si les Américains n'avaient pas su tirer les leçons de Pearl Harbor, un sentiment chronique de supériorité laissa penser aux décideurs politiques que la Chine, finalement, ne se résoudrait pas à une guerre contre les Etats-Unis. C'était sans compter la recherche par la Chine du prestige d'une victoire, même limitée, contre une coalition des Nations Unies. Elle s'érigerait alors comme la puissance communiste dominante en Extrême Orient, luttant contre l'impérialisme occidental.

⁹ Klaus Knorr et Patrick Morgan parlent "d'une armée de guérilla de masse", *Strategic military surprise*, Transaction Books, USA, 1983.

223- Offensive du Têt : échec militaire, victoire politique.

L'analyse de l'offensive du Têt en 1968 révèle tout d'abord une grande complexité dans les causes et les facteurs qui constituent les événements de cet épisode singulier et ensuite une profonde irrationalité dans le procédé d'action décidé par le général Giap. En 1968, les forces communistes du Nord veulent véritablement mener une action décisive pour emporter la décision face au gouvernement du sud, soutenu par le fort contingent américain. Le différentiel énorme de moyens, en quantité comme en quantité, permet d'évoquer la nature asymétrique de ce conflit. Ce constat réalisé, c'est l'impuissance des forces du nord qui est révélée. L'offensive massive décidée par Giap relève du *principe du désespoir*¹⁰ – dans le sens d'une prise de risque énorme, n'ayant plus rien à perdre - comme solution pour, d'une part, préserver le moral des combattants en prenant l'initiative d'une action offensive audacieuse, et d'autre part, peser psychologiquement sur le moral de l'adversaire en montrant son insouciance face au danger et à la puissance supérieure de ses armes. Bien plus qu'un objectif militaire, le général Giap recherchait un objectif politique et c'est bien cette nature de l'effet final recherché qui donne une dimension stratégique à l'offensive nord-vietnamienne. Le but était de provoquer au sein de la population vietnamienne dans son ensemble un véritable soulèvement de masse, une adhésion populaire au projet révolutionnaire des forces du nord. On peut donc parler du recours à une *guerre révolutionnaire* mue par un idéal déconnecté des réalités sociales, politiques et militaires du moment. Le général Davidson, chef du renseignement américain sur le théâtre, a pu parler des Nord-Vietnamiens comme « ayant franchi le pont de la réalité et étant perdus dans ce monde séduisant mais finalement destructeur où la fantaisie s'est transformée en acte ». *Principe du désespoir* et *idéal révolutionnaire* participent ici du caractère irrationnel d'une attaque surprise. Autre facteur mis en œuvre par le Viet Cong lors de cette offensive, la *déception* est un procédé très asiatique. En effet, une semaine avant l'offensive principale, l'armée vietnamienne du nord encerclait l'importante ville de garnison américaine de Khesanh avec une force de 35 000 hommes et en commençant à bombarder les principales infrastructures. Pour le général Westmorland, il devint évident que Khesanh était un objectif prioritaire pour le Viet Cong, ce qui justifiait d'y consacrer un effectif important pour sa défense. Trois semaines après le début de l'offensive du Têt, le commandant en chef des forces américaines croyait encore que les différentes

¹⁰ KAM Ephraïm, *Surprise Attack: The Victim's Perspective*, Harvard University Press; New Ed edition , 2004.

attaques de fin janvier visaient à le distraire du siège de Khesanh. Installés dans le confort des déclarations politiques rassurantes et des comptes rendus militaires enthousiastes de la fin de l'année 1967, les médias américains et l'opinion publique américaine furent totalement surpris par l'offensive nord-vietnamienne. Ce *défait d'information* produisit un choc psychologique et politique désastreux aux États-Unis, caractérisé par une perte de confiance dans les dirigeants politiques et militaires et surtout une perte du soutien populaire dans la poursuite de la guerre. Enfin, l'analyse des différents facteurs exposant les capacités fondamentales et, en l'occurrence, les vulnérabilités critiques de chaque camp serait incomplète si l'on n'évoquait pas la *personnalité du président Lyndon B. Johnson*. L'offensive du Têt acheva de démontrer que Johnson fut peut-être « le pire des chefs de guerre que les États-Unis n'ont jamais eu à souffrir »¹¹. Plus largement, l'incapacité à informer le peuple américain et à décider une ligne de conduite claire révéla une faiblesse de caractère incompatible avec les charges de la présidence des États-Unis. Après avoir été un acteur essentiel du Sénat et l'élément moteur du parti Démocrate, il se révéla incapable de montrer la stabilité intellectuelle et l'esprit de décision propres à tout chef de guerre. Sa faiblesse permit à l'offensive du Têt de devenir l'événement décisif dans le retrait des forces américaines quelques années plus tard. Pas tant du fait des réussites communistes que des mauvaises décisions américaines.

¹¹ WERBANETH James, *Command magazine*, N°18, Sept/Oct 1992.

TROISIEME PARTIE : Evolution du phénomène de la surprise stratégique et monde contemporain.

Le phénomène de surprise stratégique n'est pas nouveau. Clausewitz lui a consacré un chapitre de *De la guerre* : « le désir de surprendre est universel et même indispensable, et ne manque jamais d'avoir quelque effet ; il n'en reste pas moins qu'une surprise complète a rarement lieu, ce qui tient à la nature des choses. On se ferait des illusions à croire que ce moyen donne inmanquablement la victoire. La surprise est intellectuellement attrayante, mais dans l'exécution elle reste la plupart du temps bloquée par les frictions de la machine. [...] La surprise est tout à fait chez elle au niveau tactique, pour cette raison fort simple que le temps et l'espace y sont plus restreints. Au niveau stratégique, la surprise est d'autant plus praticable que le cadre se rapproche du niveau tactique, et l'est d'autant moins à mesure qu'on s'approche du domaine politique. » En ce qui concerne les armées modernes et les conflits actuels, on peut penser aujourd'hui que cette affirmation doit être inversée. La maîtrise et la supériorité sur le terrain laissent certes une place à la surprise, mais limitent son impact potentiel : attaquer l'armée américaine avec des moyens très lourds n'est pas possible, seule une attaque asymétrique est possible. En revanche, le temps et le rythme du politico-stratégique s'est largement modifié depuis l'époque de Clausewitz. L'accélération des événements et leur capacité à se répandre rapidement ouvre le champ des possibles de la surprise au niveau stratégique. Le phénomène de surprise stratégique évolue. Elle peut ne plus être spécifiquement militaire même si on peut encore garder à l'esprit l'hypothèse d'une surprise stratégique thermonucléaire telle que l'avait imaginée Albert Wohlstetter ou Herman Kahn à la RAND dans les années 1950. Aujourd'hui, nul ne sait réellement jusqu'à quel niveau de destruction peut monter la surprise : l'idée d'une utilisation d'une arme nucléaire ou biologique par des terroristes reste un scénario du pire difficile à évaluer. Des solutions sont identifiables, sinon pour s'en prévenir radicalement, du moins pour essayer d'en limiter les effets.

31- Une théorie de la surprise stratégique.

Qu'est-ce qui peut pousser un Etat ou un acteur non étatique à avoir recours à la surprise ? La surprise est un démultiplicateur de force. Elle crée une supériorité temporaire qui autorise l'atteinte d'objectifs impensables dans un cadre traditionnel, caractéristique qui la rend formidablement attrayante. La surprise stratégique annihile

toute dialectique de la guerre¹². La surprise fait disparaître virtuellement toute opposition. C'est cependant un pari car la surprise peut échouer (Baie des Cochons, Cuba, 1961) ou peut rendre une exploitation très difficile. Le gain peut alors ne pas être stratégique. Il faut ici aborder le paradoxe existant entre la notion de risque et celle de surprise. On a vu que la surprise est attractive car elle permet, par exemple, au faible d'envisager une action contre le fort. On observe le phénomène suivant : si un pays, potentiellement future victime d'une attaque surprise détecte des intentions hostiles chez un autre pays plus faible, il se peut qu'apparaisse le sentiment paradoxal qu'une action hostile est finalement peu probable du fait du faible potentiel de l'éventuel agresseur. Michael Handel¹³ a théorisé cette asymétrie entre la perception de ce qui est prudent et ce qui est risqué sous la forme d'un paradoxe : « plus le risque est grand, moins il semble probable et donc moins il y a de risque ». Cette affirmation déroutante peut laisser penser que la faiblesse est un critère de succès pour la surprise, ce qui doit être relativisé. Il semble malgré tout qu'une stratégie ne peut pas être entièrement fondée sur la surprise. La surprise n'est pas un phénomène systémique ou structurel. Elle existe dans l'esprit de la victime potentielle et ressort au domaine de la psychologie et de la perception sensible. La divergence fondamentale dans la perception de ce qui est possible et de ce qui est pure folie crée un paradoxe qui laisse ouvertement la possibilité d'une attaque surprise. Ce type d'attaque crée souvent de spectaculaires résultats, d'une manière temporaire ou locale, mais permet rarement de gagner les guerres (offensive du Têt : modification de l'équilibre politique mais échec militaire sur le terrain). La surprise est rarement le fruit de l'imagination d'un planificateur. Celui qui déclenche une attaque surprise peut difficilement prévoir l'étendue et la nature de la surprise (retour à la notion de *pari*) provoquées chez la victime, ce qui rend aléatoire toute exploitation dans le temps et dans l'espace et peut faire prendre le risque d'atteindre trop rapidement, en phase initiale d'un conflit, le point culminant qui voit l'épuisement des moyens à engager (ce qui, paradoxalement, par un retour à une dialectique classique de la guerre, peut provoquer une perte accélérée de la guerre). C'est typiquement le cas pour Pearl Harbor qui est une remarquable opération militaire mais qui, par les pertes occasionnées, empêche la poursuite de la Grande stratégie nippone dans le Pacifique et provoque le retournement de l'opinion publique américaine qui était initialement plutôt favorable à la

¹² WIRTZ James, *la théorie de la surprise* dans BETTS Richard, *Paradox of strategic intelligence*.

¹³ HANDEL Michael, *Intelligence and the problem of strategic surprise*, *Journal of Strategic Studies*, N°3, Septembre 1984.

diplomatie qu'à la guerre avec le Japon. On peut en déduire que l'attaque stratégique n'est pas une fin en soit ; elle peut être un moyen qui doit être intégré dans une stratégie globale qui appréhende les conséquences de cette attaque surprise et l'exploitation que l'on veut en faire. Le risque de s'affranchir de cette procédure est un bilan « perdant-perdant » : pertes initiales importantes pour la victime, perte de la guerre au final pour l'attaquant. L'attaque surprise ne fait pas disparaître une différence de potentiel (militaire, économique, politique) entre Etats.

32- Evolution et actualité du concept.

La pérennité du principe de surprise peut étonner du fait des progrès technologiques, et notamment dans les domaines de l'observation, du traitement de l'information et de la communication. La notion de surprise ne semble pas en passe de disparaître du champ des possibles des conflits. Au contraire, la possibilité d'une surprise stratégique est un avenir cohérent de la guerre. Plutôt qu'ils ne l'ont réduite, les développements des technologies ont certainement contribué à augmenter l'incertitude, comme une fonction croissante de l'asymétrie, cadre de la majeure partie des engagements actuels. Plus l'asymétrie augmente, plus augmente le niveau d'incertitude et la possibilité d'une surprise à tous les niveaux (stratégique, opératif, tactique). Or, si les moyens techniques militaires offrent une possibilité de contrecarrer l'émergence d'événements inattendus aux niveaux opératif et tactique, le défi paraît quasiment impossible à relever au niveau stratégique. L'asymétrie n'est en fait rien d'autre que faire monter le niveau d'incertitude à un autre niveau, qui implique des moyens ou même des objectifs innovants. A l'opposé de l'asymétrie, il serait bien imprudent aujourd'hui d'évacuer la possibilité d'un conflit parfaitement symétrique, classique ou nucléaire. L'option d'utiliser toute la force de l'arsenal nucléaire contre une « puissance majeure » ou une « puissance régionale » est conservée, afin d'être en mesure de faire face à une « surprise stratégique » a rappelé Jacques Chirac dans son discours du 19 janvier 2006 à l'île Longue sur la dissuasion. On imagine aisément que cette surprise stratégique serait de voir l'arme nucléaire devenir une arme d'emploi, et pourquoi pas une arme tactique comme l'ont évoqué certains projets américains du Pentagone.

Mais l'évolution la plus notable de phénomène de surprise stratégique est qu'il s'est élargi à d'autres domaines d'application. Il n'est plus réservé à une application militaire et le terrorisme, la finance internationale, l'espace, le fait religieux, les réseaux numériques ou encore l'écologie peuvent être les nouveaux vecteurs de ces surprises

stratégiques. C'est précisément l'objet d'un remarquable ouvrage de stratégie rédigé par deux officiers de l'armée de l'air chinoise : *La guerre hors limites*¹⁴. Très marqués par la Révolution dans les Affaires Militaires américaine¹⁵, les auteurs, Qiao Liang et Wang Xiangsui, puisent aussi dans la tradition politique, stratégique et philosophique chinoise comme les Trente-six Stratagèmes dont la sagesse soulignait le caractère imprévisible du déroulement des guerres. Ils comparent les conséquences stratégiques des derniers conflits (principalement la guerre du Golfe de 1991) aux principes du passé, des guerres de l'époque des Printemps et des Automnes (VIIIème-Vème siècle avant JC) aux campagnes napoléoniennes. En étudiant l'évolution de la guerre au cours des siècles, les auteurs constatent que les agressions ne revêtent plus uniquement l'aspect militaire. Ces actes hostiles investissent de nouveaux domaines qui sortent de la sphère classique de la guerre. « Aujourd'hui, (...) le terrain de la guerre a dépassé les domaines terrestre, maritime, aérien, spatial et électronique pour s'étendre aux domaines de la sécurité, de la politique, de l'économie, de la diplomatie, de la culture et même de la psychologie. Il n'existe plus de domaine qui ne puisse servir la guerre et il n'existe presque plus de domaines qui ne présentent l'aspect offensif de la guerre ». Ce constat ouvre un formidable champ d'exploration pour le concept de surprise stratégique qui s'affranchit d'une tutelle jusqu'ici spécifiquement militaire. Les auteurs concluent que les objectifs des guerres futures seront atteints par la combinaison des stratégies directe et indirecte ainsi que l'utilisation des différents échiquiers de la société. « Le champ de bataille de la guerre hors limites n'est pas le même que par le passé puisqu'il comprend tous les espaces naturels, l'espace social et l'espace en pleine croissance de la technologie, tel l'espace nanométrique. Désormais ces différents espaces s'interpénètrent. Dans les guerres du futur, les moyens militaires ne seront qu'un choix parmi d'autres.» Cette analyse est à mettre en perspective avec l'importance et les conséquences de la crise monétaire qui a bouleversé la zone asiatique en 1997. L'effondrement de certaines économies a été tel que la vulnérabilité des Etats est apparue au grand jour. On a même pu parler de complot d'origine extérieure, et donc d'une agression stratégique. Et l'effet de surprise est particulièrement ménagé par, d'un côté, la nature spécifique de l'agression-déstabilisation économique- et d'un autre côté, l'aspect discret, confidentiel des flux financiers internationaux. Qiao Liang et Wang Xiangsui précisent à ce sujet

¹⁴ QIAO Liang, WANG Xiangsui, *La guerre hors limites*, Paris, Bibliothèque Rivages, 2003.

¹⁵ Voir commentaires de M.Stephen DUSO-BAUDUIN sur <http://www.ehess.fr>, Débat stratégique N°71, décembre 2003.

qu'une telle menace de déstabilisation financière pourra utiliser « principalement l'inflation monétaire ou une dévaluation, combinée avec d'autres moyens comme la manipulation de l'opinion et la modification des règles. Cela suffira à créer des turbulences financières et une crise économique dans le pays ou la région-cible et à affaiblir sa puissance générale, y compris sa puissance militaire. » Il est particulièrement intéressant de noter ici que les auteurs envisagent l'éventualité d'une combinaison de facteurs déstabilisants dont la nouveauté permet difficilement, intellectuellement, d'appréhender la probabilité. Dans le même cadre d'idée, l'expression « nouveau Pearl Harbor », fréquente dans la littérature stratégique américaine contemporaine, montre bien l'évolution du concept. Ainsi, les Etats-Unis envisagent-ils avec beaucoup d'inquiétude l'éventualité d'un Pearl Harbor numérique, comme le montre un texte de 1998 de John Arquilla¹⁶, *The Great Cyberwar of 2002*. Arquilla écrit ce texte sous la forme d'un scénario de *cyberwar*, selon lequel une succession d'accidents (panne d'électricité et de téléphone, attaque contre les systèmes de contrôle aérien, dérèglement d'une usine chimique contrôlée par ordinateur) pourrait parfaitement désorganiser le pays et ainsi le rendre absolument vulnérable pour une attaque menée par un pays ennemi. Enfin, pour conclure ce point de situation sur les aspects contemporains du phénomène de surprise stratégique, il semble inévitable d'évoquer les attentats terroristes du 9 septembre 2001, tant ils représentent une rupture et une référence dans le domaine. Sans revenir sur le déroulement ni les causes ou les conséquences qui sont connus, il faut tout de même rappeler que là encore, très classiquement, un nombre importants de signaux, d'avertissements n'ont pas été pris en compte, noyés dans le « bruit » d'un nombre encore plus importants d'autres signaux, ou n'ont pas donné suite à une décision politique. Le rapport de la Commission du 9/11 du Congrès américain¹⁷ dénonce, là encore très classiquement, un échec des services de renseignement. A aucun moment n'est évoqué le mécanisme charnière fondamental entre le technicien du renseignement qui livre son analyse et le décideur politique qui est en charge des mesures à prendre. Le processus décisionnel semble une institution trop parfaite pour pouvoir être remise en cause. Ce rapport souligne pourtant un fait intéressant en stigmatisant l'échec de la communauté de sécurité nationale américaine comme une « *failure of imagination* ». D'ailleurs, tout un chapitre s'intéresse à l'idée de surprise

¹⁶ ARQUILLA John, *The Great Cyberwar of 2002*, Wired, février 1998.

¹⁷ Le vrai nom de cette commission est « National Commission on Terrorist Attacks Upon the United States ».

stratégique¹⁸. L'ambivalence de ce rapport montre bien à quel point il est difficile de saisir l'ampleur du défi qu'il faut relever pour se mettre dans une posture intellectuelle à même de permettre de penser l'impensable d'une surprise stratégique. Ce défi est particulièrement prégnant pour des services de renseignement, cette fonction se trouvant à la base de leurs missions. Dans le cas du terrorisme, les actions tactiques ont plus facilement des conséquences stratégiques. Cette augmentation de l'impact des actes tactiques a trois conséquences : l'effet de surprise peut être magnifié. Traditionnellement, celui qui attaque par surprise prend un avantage tactique et...perd la guerre, mais les terroristes peuvent ne pas réellement rechercher une guerre qui peut être clairement gagnée ou perdue : le succès tactique est donc en lui-même une victoire stratégique. De plus, la nature de la surprise est différente. Le terrorisme met de la surprise dans la tactique employée (technologie, méthode, cible). Troisièmement, une attaque surprise classique est un coup unique : après, la victime est en alerte, en guerre. Pour le terrorisme, il est plus difficile de tirer les leçons.

33- Prévention et prospective.

Le procédé est si radical et si peu conforme aux schémas rationnels qu'il déroute. Il a aussi suscité une abondante littérature visant principalement à comprendre comment un processus de décision (fondé, par exemple, sur le mécanisme du colonel américain Boyd, Observation-Orientation-Décision-Action) peut être pris en défaut par les facteurs déstabilisants d'une attaque surprise. L'ouvrage de référence à ce sujet est celui de Roberta Wohlstetter, *Pearl Harbor : Warning and Decision* dans lequel l'objet essentiel de l'étude est le lien entre l'avertissement et la réponse au cœur du processus de décision. On a pu constater que dans pratiquement tous les cas d'attaque surprise, les victimes de ces attaques disposaient de l'information sur l'imminence d'une agression. Une surprise stratégique d'ampleur semble toujours être un échec du renseignement, cela paraît logique. Le 9/11 aurait pu ne pas être une surprise, que ce soit pour l'attaque elle-même ou sa forme (similarités avec d'autres méthodes, menaces contre le territoire américain). Il correspond bien aux caractéristiques des surprises causées par un échec dans l'avertissement par le renseignement. Les signaux précédents le 9/11 ont été ignorés pour au moins trois des mêmes raisons que celles qui ont rendues Pearl Harbor possible : de bons renseignements perdus dans le « bruit », l'assurance que l'ennemi

¹⁸ National Commission on Terrorist Attacks Upon the United States. Op cit., pp.339-360 (chapitre 11 : « *Foresight and Hindsight* »).

n'avait pas les capacités pour réaliser une telle action et la certitude de la part des consommateurs du renseignement, c'est-à-dire des décideurs, que l'action était impossible car très improbable et irrationnelle. Puisque nous ne le ferions pas à leur place, pourquoi le feraient-ils ? L'avertissement est effectif uniquement s'il permet de lancer des réponses utiles afin d'éviter la possibilité d'une attaque. Samuel Huntington¹⁹ développe deux types d'interaction idéaux entre le décideur politique et les autorités militaires. Le premier correspond à une situation normative idéalisée et peut être appelé « le contrôle objectif ». Dans ce cadre, les armées sont prêtes à exécuter les opérations prescrites par l'autorité politique et celle-ci reconnaît l'autonomie des armées dans l'exécution d'une opération ainsi que leur rôle de conseiller du pouvoir politique. Cette juste répartition des tâches et cette reconnaissance mutuelle assurent un bénéfice partagé pour les deux institutions. Le second type, « contrôle subjectif », reflète davantage la réalité de la situation des sociétés modernes. La prééminence du pouvoir politique est affirmée entraînant une forte limitation de l'autonomie militaire (et notamment des organes de renseignement), la politisation des autorités militaires (uniformisation des esprits) et les interférences civiles dans les affaires militaires (influence politique sur les résultats de l'analyse stratégique militaire). La primauté du politique est un concept clausewitzien admis pour le monde occidental et qui impose le moyen militaire pour vaincre l'ennemi physiquement. Dans la tradition occidentale, on admet le fait de ne pas s'engager dans un conflit si on estime insuffisantes les chances de le gagner (rationalité du raisonnement). Pour les Chinois ou les Vietnamiens, la primauté de la politique est entendue comme principe fondamental, sans souci des résultats de l'engagement militaire. De ce fait, ils envisagent volontiers d'entrer en guerre si l'autorité politique l'a décidé quand bien même ils n'auraient aucune chance de vaincre. Seul le but politique importe (procédé utilisé par le général Giap en 1968). Dans ce cadre, plus que les capacités de l'adversaire, il s'agit de déterminer ses intentions.

Un certain nombre de propositions peuvent ici être formulées. Dans le domaine essentiel du renseignement, évidemment faillible comme toute organisation humaine, si la pluralité des sources (et donc des agences ou services) semble être un système à promouvoir, il manque un échelon central de contrôle des analyses, de comparaison des productions et de mise en perspective. Au cours du processus d'analyse, et au sein même

¹⁹ HUNTINGTON Samuel, *The soldier and the state*, Vintage Books, 1964.

de chaque service, il faudrait montrer un certain courage intellectuel et une capacité à se remettre en cause par la création d'une cellule spécifique, dite « avocat du diable » et dont le but serait de prendre le contre-pied des analyses les plus communément émises afin de lutter contre une tendance observée à l'uniformisation des esprits face à l'étude d'un phénomène complexe. Il s'agirait alors d'émettre un certain nombre d'hypothèses caractérisées par leur forte improbabilité et d'imaginer les mesures à prendre en cas de réalisation d'une attaque surprise prétendument improbable. En termes de planification, les leçons tirées de l'histoire nous apprennent qu'il existe une tendance plutôt occidentale à confondre le peu familier avec l'improbable. L'éventualité que nous n'avons pas considérée semble étrange ; ce qui semble étrange est jugée improbable ; ce qui est improbable n'a pas besoin d'être considéré sérieusement. La surprise n'est pas le plus souvent un manque d'avertissement, mais le résultat d'une tendance à écarter en tant qu'inutile ce que nous considérons improbable. Il faut donc éduquer nos planificateurs à imaginer l'improbable, à penser l'impensable.

Pour cela, l'apport de la démarche prospective est essentiel par sa capacité à éclairer la décision de l'autorité politique. Il s'agit de s'inscrire dans une logique intellectuelle visant à porter une attention presque obsessionnelle aux discontinuités susceptibles d'infléchir le cours des tendances observées. La prospective se propose d'élargir l'angle de vue des décideurs qui, sous la pression des responsabilités et du temps contraint, peuvent difficilement penser au-delà des contingences du jour. La méthode des scénarios est un exemple d'outil prospectif permettant à celui qui cherche à penser l'avenir d'ordonner ses perceptions et ses idées à propos de futurs alternatifs dans le cadre d'un processus décisionnel stratégique. Un scénario contient une interprétation du présent, c'est-à-dire une forme ou une autre de diagnostic, appuyée sur une rétrospective, c'est-à-dire sur une réflexion sur les dynamiques passées. Chaque scénario forme une vision du futur. Il en donne une image et un chemin cohérent qui permet d'arriver à cette image finale. Dans toute étude prospective complète, la démarche habituelle comporte deux approches : des scénarios exploratoires pour défricher ce qui peut advenir, des scénarios stratégiques pour explorer ce que l'on peut faire. Le but n'est pas de formaliser des options à prendre ou de définir des solutions, mais d'éclairer la route, de déceler quelles sont les tendances lourdes, les zones d'incertitude majeures, les risques principaux de rupture, les défis auxquels on risque de se trouver exposé, les stratégies qui pourraient être adoptées, leurs avantages et leurs inconvénients respectifs. Au décideur ensuite de choisir. Alors intervient à ce moment le

problème infiniment plus complexe du processus décisionnel et du rôle qu'exerce dans celui-ci la prospective.

CONCLUSION

Les surprises stratégiques étudiées dans le cadre asiatique de cette étude montrent qu'en dépit d'une pensée stratégique dominante, tout paradigme peut être dépassé par les circonstances. Il n'y a pas de déterminisme en la matière. La surprise stratégique n'est pas un phénomène systémique ou structurel. Son emploi relève la plupart du temps de l'irrationnel. On ne peut pas évacuer totalement l'éventualité d'une attaque stratégique, on ne peut, au mieux, que chercher à réduire ses effets. Les solutions possibles semblent résider davantage dans la formulation conceptuelle et dans l'anticipation intellectuelle de ce phénomène et dans son traitement décisionnel plutôt que dans une improbable course aux armements ou autre renforcement matériel. Il semble que la théorie de la surprise stratégique soit plus facile à expliquer qu'à prévenir. De cette théorie, il faut maintenant faire un outil opérationnel en s'appuyant sur la démarche prospective et en encourageant la promotion d'idées et de méthodes nouvelles, pas forcément académiques et pourquoi pas iconoclastes. Le constat de la nécessité de l'utilisation de méthodes novatrices permettant l'analyse de défense sur le long terme est fait. Reste à forger des méthodes pratiques permettant de rendre cette approche compatible avec les processus décisionnels des intervenants du système de défense. Les synergies existant actuellement au sein du ministère de la défense, et plus particulièrement entre l'Etat-major des armées, la Direction des affaires stratégiques et la Direction générale de l'armement laissent à penser que cette problématique a bien été prise en compte par les autorités politiques et militaires du pays. Une telle démarche doit permettre en particulier de chercher des stratégies robustes dans un large éventail de futurs possibles, bien plus que de se focaliser sur un jeu de stratégies optimisées pour un nombre réduit de cas, ce que les systèmes actuels pourraient avoir tendance à favoriser. Nous entrons dans une époque dans laquelle les événements possibles pourraient dépasser notre capacité à les comprendre et à les gérer. Le fait de construire des scénarios détaillés de futurs possibles rend les événements évoqués plus facile à imaginer et donc augmente leur probabilité perçue. La difficulté est de consacrer du temps et des moyens à l'étude de scénarios à faible probabilité d'occurrence mais à fort impact potentiel. Une autre problématique est d'adapter les méthodes de prospective aux surprises et aux risques contemporains afin de mieux satisfaire les besoins de planification politique à long terme dans le domaine de la défense. La notion de surprise ouvre les portes d'un avenir possible de la guerre. Pour

explorer cet espace, « les doctrines militaires doivent adopter une philosophie de l'initiative et de la pensée créative [...]. Plus l'opposition est asymétrique, plus important est cette tendance²⁰. »

On peut retenir comme leçon de modestie dans le domaine si délicat de la prévision, une phrase issue de la conclusion du livre de Roberta Wohlstetter : « Nous ne pouvons compter sur l'avertissement stratégique. Si l'étude de Pearl Harbor doit apporter un tribut à l'avenir, c'est celui-ci : nous devons admettre l'incertitude comme un fait et apprendre à vivre en conséquence. Nulle magie, en code ou sous toute autre forme, ne nous apportera la certitude. Concevons sans elle des plans efficaces ».

* * * *

²⁰ ANCKER Clinton, BURKE Michael, *Doctrine for Asymmetric Warfare*, Military Review, juillet-août 2003, pp.18 à 25.

ANNEXE 1

ALLOCUTION DU GENERAL D'ARMEE JEAN-LOUIS GEORGELIN CHEF D'ETAT MAJOR DES ARMEES AU SEMINAIRE DE LA DIVISION MONDE LE 5 DECEMBRE 2006

J'ai tenu à venir vous dire quelques mots au cours de ce séminaire organisé par la division monde au profit des représentations militaires françaises et des états-majors interarmées stationnés hors du territoire métropolitain.

J'ai tenu à le faire en raison de l'importance de votre rôle. Vous faites partie des officiers qui travaillent directement pour le chef d'état-major des armées. [...]

L'année 2006-2007, qui sera marquée en France par des échéances électorales importantes, s'annonce aussi à l'évidence comme une année dense sur le plan international. La perspective d'un monde convergeant doucement vers une certaine stabilité fondée sur le partage d'un même modèle de développement s'éloigne peu à peu de notre horizon. [...]

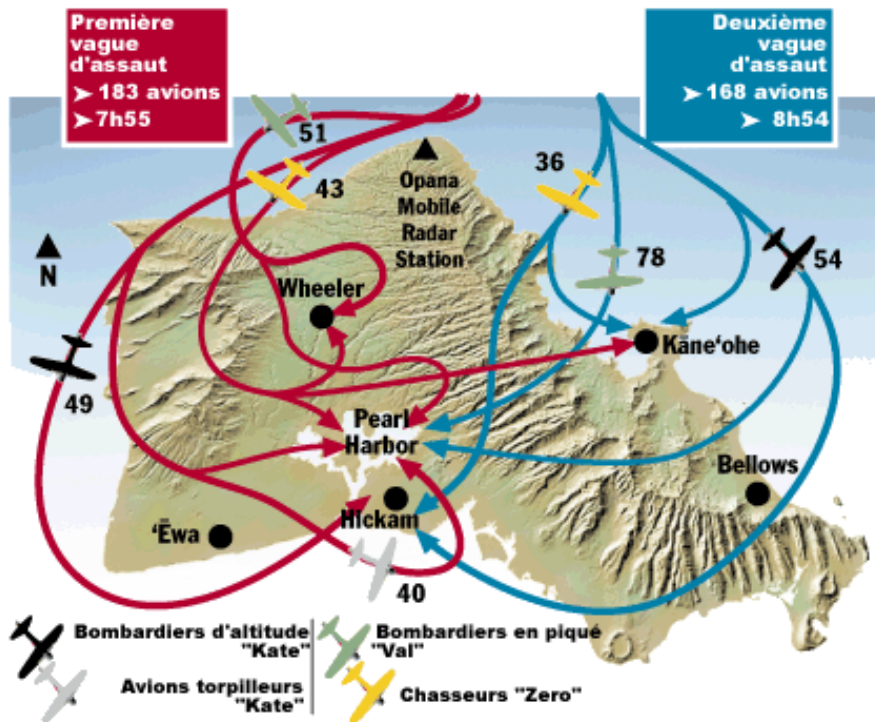
C'est à la lumière de ce tableau rapidement brossé de notre environnement stratégique qu'il nous faut envisager la façon dont nos forces militaires sont un élément de nos relations internationales. Quatre points essentiels méritent d'être soulignés.

Je veux d'abord rappeler que dans le paysage que j'ai décrit, marqué par l'incertitude, l'éventualité de la surprise stratégique doit demeurer présente dans nos esprits. La surprise stratégique est moins la résultante d'une déficience de la capacité à déceler une menace que celle de l'incrédulité dans l'existence ou les modalités de la menace elle-même. Aujourd'hui, alors qu'en dépit d'un horizon qui s'assombrit, la guerre a déserté les horizons intellectuels d'une partie de nos concitoyens, le risque de la surprise stratégique est sans doute plus fort que par le passé. Il donne toute sa justification à notre dispositif de dissuasion comme au maintien de capacités militaires robustes à même de faire face à un conflit de forte intensité. [...]

Vous avez bien évidemment un rôle essentiel auprès de votre ambassadeur. Vous devez être auprès de lui des experts militaires, mais aussi, plus largement des experts de la politique de défense. Votre crédibilité dépendra là encore exclusivement de votre travail et de l'aide que vous pourrez effectivement lui apporter. Vous vous affirmerez d'autant mieux que vous serez assuré de votre connaissance de la politique de défense et des textes qui la fondent, que vous suivrez les débats qui l'accompagnent.

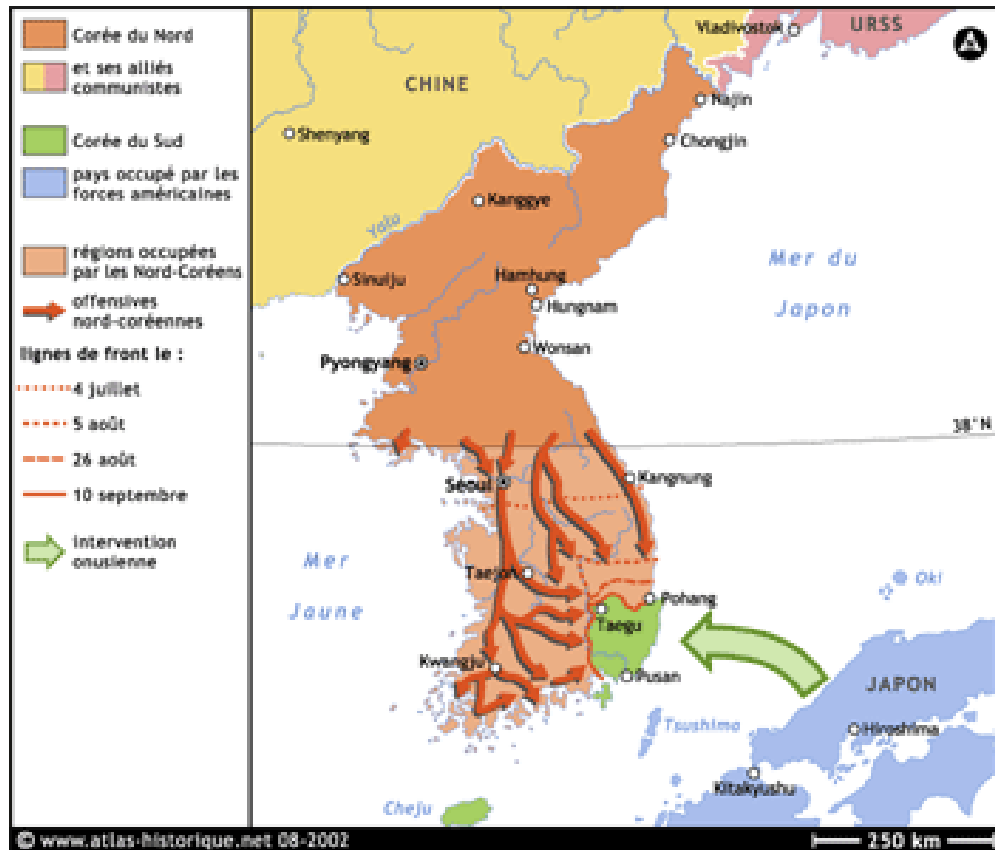
ANNEXE 2

PEARL HARBOR, 7 décembre 1941



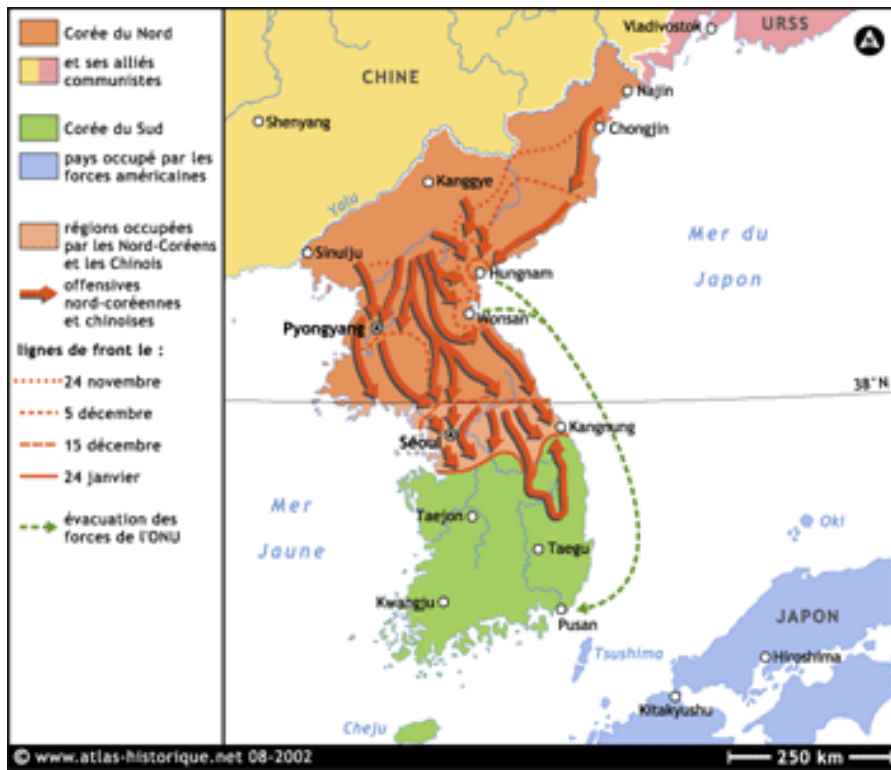
ANNEXE 3

Offensive nord-vietnamienne, juin 1950.



ANNEXE 3

Intervention chinoise, octobre 1950.



ANNEXE 4

Offensive du Têt, janvier 1968.



L'offensive de la fête du Têt Nguyên Dán constitue une très mauvaise surprise pour l'État-major américain ; les Viet-Cong démontrent qu'ils sont capables d'atteindre simultanément les contingents de l'US Army dans leurs bases, dans tous leurs points de déploiement dans le Vietnam-Sud.

Le front de diversion de Khe Sanh, antérieur à l'offensive, est indiqué par le trait rouge.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages en français.

- COUTAU-BEGARIE Hervé, *Traité de stratégie*, Economica, 2003.
- DESPORTES Vincent, *Décider dans l'incertitude*, Economica, 2004.
- CHALLIAND Gérard, *Stratégie de la guérilla*, Paris, Mazarine, 1979 (réédition augmentée, Paris, Payot, 1984).
- CHALLIAND Gérard et BLIN Arnaud, *Dictionnaire de stratégie militaire*, Paris, Perrin, 1998.
- CLAUSEWITZ (von) Karl, *De la guerre*, Editions de Minuit (1 avril 1959).
- FOCH, *Des principes de la guerre*, Imprimerie Nationale (15 janvier 2003).
- NIQUET Valérie, *Les fondements de la stratégie chinoise*, Paris, Economica et Institut de stratégie comparée, 1997.
- POIRIER Lucien avec la collaboration de Gérard CHALLIAND, *Le chantier stratégique*, Paris, Hachette, Pluriel, 1997.
- QIAO Liang, WANG Xiangsui, *La guerre hors limites*, Paris, Bibliothèque Rivages, 2003.

Ouvrages en anglais.

- ARQUILLA John, *The Great Cyberwar of 2002*, Wired, février 1998.
- BETTS Richard, *Surprise attack: lessons for Defense Planning*, Washington, Brookings, 1982.
- CLEARY Thomas, *The Japanese art of power. Understanding the culture of strategy*, Boston – Londres, Shambala, 1992.
- CUBBAGE T.L., *Anticipating overlord: Was strategic surprise inevitable? = Why were the Germans deceived at Normandy*, s.n (1986).
- DEWAR James, *Assumption-Based Planning: A Tool for Reducing Avoidable Surprises (RAND Studies in Policy Analysis)*, Cambridge University Press (November 4, 2002).
- DEWEERD Harvey, *Strategic surprise in the Korean War (P-1800-1)*, Rand (1962).
- LEVITE Ariel, *Intelligence and Strategic Surprises*, Columbia University Press, 1987.
- GOOCH John, *Military Deception and Strategic Surprise*, Taylor and Francis, 2005.
- GRABO Cynthia, *Anticipating Surprise: Analysis for Strategic Warning*, University Press of America (November 2004).

- GRAY Colin, *Transformation and Strategic Surprise*, Strategic Studies Institute U. S. Army War Co, 2005.
- HANDEL Michael, *Intelligence and the problem of strategic surprise*, Journal of Strategic Studies, N°3, Septembre 1984.
- HUNTINGTON Samuel, *The soldier and the state*, Vintage Books, 1964.
- KAM Ephraim, *Surprise Attack: The Victim's Perspective*, Harvard University Press; New Ed edition (May 15, 2004).
- KAHN Herman, WIENER Anthony, *The year 2000. A framework for speculation on the next thirty-three years*, New-York, MacMillan, 1967.
- KAHN Herman, *Thinking the Unthinkable in the 80's*, New-York, Simon and Schuster, 1984.
- KIERMAN Franck, FAIRBANK John, *Chinese ways of warfare*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1974.
- KNORR Klaus, *On strategic surprise (Research note / Center for International and Strategic Affairs, University of California, Los Angeles)*, Center for International and Strategic Affairs, University of California (1982).
- KNORR Klaus, MORGAN Patrick, *Strategic Military Surprise*, Transaction Publishers (January 1, 1982).
- NEEDHAM Joseph, YATES Robin, *Science and civilization in China*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
- POLLACK Jonathan, *Strategic Surprise: U.S.-China Relations in the Early Twenty-First Century*, Naval War College Press, 2003.
- PRZYSTUP James, *Anticipating strategic surprise on the Korean Peninsula (SuDoc D 5.417:190)*, Institute for National Strategic Studies, National Defense University (2002).
- ROBERTS Kenneth, *Lessons of strategic surprise: Pearl Harbor, Cuba and the 1973 Middle East crisis (Military issues research memorandum)*, Strategic Studies Institute, US Army War College; Rev edition (1974).
- SCHWARTZ Peter, *Inevitable Surprises: Thinking ahead in a time of turbulence*, Gotham Books, 2004.
- WOLHLSTETTER Roberta, *Pearl Harbor: Warning and Decision*, Stanford University Press, 1962.

Etudes, rapports.

- DELCROIX Geoffrey, *Prospective, défense et surprise stratégique (le stratège, l'improbable et l'inattendu)*, parue dans Travaux et recherches de prospective, N°25 de mars 2005, Futurible International.
- National Commission on Terrorist Attacks upon the United States, *The 9/11 Commission report*, Washington, United States Congress, 2004.

Revues.

- COMMAND (Military history, strategy and analysis), N°18 de sept./oct. 1992 – article “*Tet’68*” de James P. WERBANETH.
- MILITARY REVIEW, ANCKER Clinton, BURKE Michael, *Doctrine for Asymmetric Warfare*, juillet-août 2003, pp.18 à 25.
- Cahiers de Mars, *la prospective de défense*, N°171, 2001.

Articles.

- ZECCHINI Laurent, *La guerre nucléaire « propre » ?*, Le Monde du 2 mars 2006.
- ANSOFF Igor, *Strategic response to turbulent environments*, Bruxelles : European Institute for Advanced Studies in management, Working Paper N°82-35, 1982.
- DELANNOY Benjamin, *Tenir l’impossible pour certain*, Futuribles N°282, janvier 2003.

Entretiens.

- GOYA Michel, lieutenant-colonel, Centre de doctrine et d’emploi des forces de l’armée de terre, 13 décembre 2006 : Concept de surprise stratégique et évolution dans le temps.
- PETITJEAN Christophe, commandant, Service historique de la défense, 16 janvier 2007 : Exemples historiques de surprises stratégiques.

Sites internet.

- Site de la Rand Corporation : www.rand.org
- Site de la Brookings Institution : <http://www.brookings.edu>
- Site du Center for Strategic and International Studies : <http://www.csis.org/>
- Site du Royal United Services Institute : <http://www.rusi.org/>
- Site de l’US Department of Defense : <http://www.defenselink.mil/>
- Joint Doctrine and Concepts Center, Strategic Trends, Londres, Ministry of Defence, mars 2003. Rapport figurant sur le site <http://www.mod.uk/jdcc/trends.htm>
- Site de la Fondation pour la recherche stratégique : <http://www.frstrategie.org/>
- Site de l’Institut français des relations internationales : <http://www.ifri.org/>
- Site de l’Institut des relations internationales et de stratégie : <http://www.iris-france.org/>

TABLES DES MATIERES

INTRODUCTION

PREMIERE PARTIE : Stratégies traditionnelles en Asie du sud-est.....	6
11-Court rappel historique des principales stratégies.....	6
111- La pensée chinoise.	6
112- Stratégies vietnamienne et japonaise.	8
12-Peut-on parler d'une "stratégie asiatique" ?	10
DEUXIEME PARTIE : La surprise stratégique. Exemples en Asie du sud-est.	12
21-Trois exemples historiques.....	13
211-Pearl Harbor, décembre 1941.....	13
212-Guerre de Corée, juin et octobre 1950.....	15
213-Offensive du Têt, 1968.....	17
22-Etude analytique et leçons tirées.	18
221- Pearl Harbor : victoire militaire, échec politique.	18
222- Corée : opposition entre volonté et manque de corrdination.	19
223- Offensive du Têt : échec militaire, victoire politique.	21
TROISIEME PARTIE : Evolution du phénomène de la surprise stratégique et monde contemporain.	23
31-Une théorie de la surprise stratégique.	23
32- Evolution et actualité du concept.	25
33- Prévention et prospective.	28

CONCLUSION